

AU MAROC, ISLAM ET OCCIDENT

Par Jean-Louis RIEUSSET

Nota : Le lecteur peut aussi visionner cette même conférence sous forme de vidéo très illustrée : [Cliquer ici](#)



« *Il n'y a plus de Pyrénées!* » s'écriait Mazarin après le mariage de Louis XIV et de Marie-Thérèse d'Espagne.

« *Il n'y a plus de détroit limitant l'empire de l'Islam!* » a pu s'écrier Tarik en conquérant l'Espagne en 711, élan qui ne devait s'arrêter qu'à Poitiers 21 ans plus tard. Et, de fait, ce détroit est deux fois moins large que le Pas-de-Calais et la mer unit plus qu'elle ne sépare.

C'est pour ouvrir le monde méditerranéen sur l'aventure atlantique qu'aurait été, d'un coup de massue, rompue la langue de terre entre les Colonnes d'Hercule. Si au nord le rocher de Gibraltar« Djebel-al-Tarik» est anglais, au sud la marocaine Ceuta est espagnole. Cela veut-il dire qu'il n'y a pas de différence entre le nord et le sud? Non bien sûr et nous allons nous pencher sur la spécificité marocaine. Mais cela illustre l'interaction Islam Occident que nous avons étudiée à Marrakech avec le Rotary en décembre 1986.

L'Histoire distingue deux Maroc: Celui de la trouée de Taza, des plateaux et des plaines qui s'étendent du pied des Atlas à l'Atlantique, pays de communications faciles et de riches terres arrosées, comme ici la Chaouïa avec, au fond, Casablanca et ses 3 millions d'habitants. C'est le« Bled-el-Magzen », le pays soumis soit à une autorité marocaine soit à un empire voisin. Si pour les Grecs le « Pays du couchant» (Jardin des Hespérides) est surtout le lieu de deux des travaux d'Hercule, dont l'exécution du dragon aux cent têtes qui gardait les «pommes d'or », pour les Romains ce fut un lieu d'installation et de mise en valeur. La haute civilisation romanisée de Juba II (contemporain d'Auguste) est attestée par la perfection de sa tête de marbre ou du corps de cet adolescent.

Volubilis et d'autres villes en ruines rappellent ce lointain passé, chrétien pendant plusieurs siècles, mais pour les Marocains il semble que tout commence avec l'Islam, alors que le mot« romain» a donné «roumi» désignant tout Européen.

Il y a aussi le Maroc des montagnes et le Maroc extérieur prédésertique, constituant à eux deux le « Bled-es-Siba », le pays insoumis. Compartimenté par le relief ou des étendues sans eau, ils sont le domaine de petits clans berbères allergiques aux grands ensembles sauf le temps d'une crise.

Entre les deux Maroc, Marrakech - qui fut souvent la capitale - a donné son nom au pays pour nous Européens (pour les Arabes c'est« El-Maghreb-el-Aqsa », l'extrême Occident). C'est la première grande palmeraie du Sud: 700.000 palmiers sur 15.000 hectares et une ville de 500.000 habitants bien pourvue en eau potable grâce aux « rettaras », canalisations souterraines drainant jusqu'à la ville à l'abri de l'évaporation l'eau claire des sources abondantes au pied de l'Atlas. La chaîne des puits qu'on voit en surface a servi lors de leur creusement à évacuer la terre, travail très pénible accompli par des milliers d'hommes accroupis dans l'obscurité.

De Marrakech l'Atlas est par temps clair un décor splendide avec des sommets de plus de 4.000 mètres, mais il est, comme l'Olympe, souvent sous un nuage. C'est le géant Atlas terrassé et transformé en montagne qui porte le ciel sur son échine. Dès qu'on l'aborde apparaît le contraste entre ses reliefs abrupts et ses vallées profondes, les os et les muscles saillants, et les replis doux et odorants de cet immense demi-dieu, redouté pour ses colères (tremblements de terre, glissements de terrain ou volcanisme), mais protecteur de ses enfants blottis dans ses bras et empêchant que le ciel ne leur tombe sur la tête ou que la terre soit engloutie sous les eaux comme la proche Atlantide. Arrêtant les nuages, il provoque neige et pluie qui fertilisent les alentours et d'abord, dans ses vallées, les terres d'alluvions admirablement aménagées: légumes, luzerne, arbres fruitiers, myrte, menthe et sauge y sont encadrées par des peupliers ou des noyers cependant que la houle des lauriers

roses géants élargit un peu la zone humanisée. Les villages se confondent de loin avec les terrasses de culture, leurs toits plats étant, sur un lattis, faits de boue séchée. Les maisons en gradins ont au moins deux niveaux: bêtes et provisions en bas, habitation au-dessus. Parfois un dernier étage donne sur une haute terrasse abritée, lieu d'élection de tout ce qui sèche et embaume.

Encadré de sommets enneigés de type alpestre, le col de Tichka, point de passage obligé à 2.300 mètres, nous amène sur le versant sud, le Sud légendaire, pays des kasbahs, ancien domaine des caïds Glaoua, dont les résidences sont nombreuses dans la montagne, formées de corps de logis inégaux qui n'ont pas la pureté de lignes des kasbahs campagnardes.



Celles-ci se réduisent souvent à un fortin élevé, aux tours d'angle allégées par leur rétrécissement progressif vers le haut. Ici comme là prolifère une décoration géométrique en creux dont le seul défaut est la vulnérabilité, le pisé résistant mal à l'érosion par le vent de sable ou les pluies diluviennes, d'où la nécessité de les restaurer tous les dix ans, tâche trop lourde. Car la vallée du Dadès est surnommée la vallée des mille kasbahs ! Il y en a de toutes sortes : les châteaux des chefs locaux, où les étages abritent dans l'ordre ascendant bêtes et domestiques, provisions, épouses et concubines et tout en haut les pièces de réception du maître; les greniers-forteresses abritant les réserves, distinctes, de chaque famille du douar, les villages fortifiés ou ksours et les caravansérails relais de chevaux, gîtes d'étapes un brin lupanars avant le règne du car et de la 404 sur des routes désormais bitumées au centre, les bas-côtés en terre permettant les croisements mais surtout la circulation des bêtes et des piétons. Elles desservent les gros bourgs, les oasis à la végétation luxuriante, comme celle de Skoura, ou les champs de roses d'EI-Kélaa-des-Mgouna donnant cette eau de roses dont les Marocains font grand usage.

L'architecture très spéciale des kasbahs, antérieure à l'Islam, ne se retrouve qu'en un point de la planète, les vallées pré-désertiques de l'Hadramaout, au fond de la péninsule arabique, pays de la légendaire reine de Saba. Quelle transhumance, donc! Comme celle

des cigognes (qui viennent passer l'hiver) mais à travers cette immense mer solide qu'est le désert, autrefois savane, qui a relié plus que séparé. Cette transhumance est aussi celle du méhari, originaire également de l'Arabie Pétrée, ainsi peut-être que les Berbères. Véritable vaisseau du désert, il peut porter 300 kg, rester 3 ou 4 jours sans boire et fermer ses naseaux au vent de sable. Fournissant au surplus lait, laine, viande et cuir, il s'est imposé pour remplacer le petit cheval, voire l'éléphant, quand le Sahara est devenu un désert au début de l'ère chrétienne... mais le nomadisme est en régression dans une société sédentarisée, protégée par lois et frontières. Il reste moins de 300.000 hommes bleus nomades, dont une vingtaine de mille dans le sud marocain. Vivant toujours sous la tente, ils font désormais de l'élevage transhumant.

Cependant, le fond des vallées est le domaine des cultures irriguées sur de minuscules parcelles séparées par des rideaux d'arbres ou des canaux d'irrigation: dattes, figes, amandes, henné, orge, maïs, luzerne y abondent jusque dans les gorges du Dadès à 1700 m. d'altitude. Sur ce terrain l'araire antique est mieux adapté que le moderne tracteur. Tous ces produits s'échangent lors d'un «souk» (marché hebdomadaire villageois). Ils y sont apportés à dos d'âne chargés de leur barda. On y vient même si l'on n'a rien à vendre, pour voir les autres, apprendre des nouvelles, se distraire.

L'entretien des barrages et canaux d'irrigation et la remontée des sols après les crues dévastatrices demandent beaucoup de travail pour un rapport bien modeste. Mais c'est une vie dans la verdure, au gazouillis de l'eau, contrastant avec le désert qui nous enserre, océan de vagues pétrifiées et lumineuses, paysage irréel qui semble taillé dans une matière dure et précieuse, purement minérale, comme un monde naissant ou mort !

C'est de ce pays où ont abouti de grandes migrations que sont parties, pour traverser les monts vers le Bled-el-Magzen, les grandes expéditions guerrières qui, par raz de marées successifs, conquièrent et transformèrent le Maroc: Almoravides qui fondèrent Marrakech en 1062, puis Almohades quand les précédents se furent à leur tour amollis dans les délices des cours à l'Andalouse, puis Mérinides, Saadiens et enfin Alaouites, la dynastie actuellement régnante. Le désert donne naturellement naissance à une foi plus dépouillée, plus rigoureuse et à un élan qui transforme le rezzou en guerre sainte. Mais le chef inspiré devenu «Commandeur des croyants» n'entend pas renoncer pour autant à son autorité d'origine religieuse sur le désert, d'où les prétentions du roi actuel du Maroc à régner sur le Sahara occidental, source d'une guerre avec l'Algérie et ses protégés sahariens.

Regardons vivre les Marocains : un goût très répandu est celui de la danse que l'on pratique partout, surtout à l'occasion des fêtes religieuses ou saisonnières. Un poète berbère a écrit: « Quand Dieu créa le premier homme, il façonna d'abord le corps puis ordonna à l'âme d'y entrer. L'âme refusa. Dieu demanda alors à ses anges de chanter à l'âme rebelle les plus entraînantes de leurs mélodies. Et l'âme entra dans le corps et l'anima, la musique s'incarna dans la danse ». Et de fait c'est dans des danses très diverses que les Berbères expriment les grands mouvements du cœur qui font vibrer les hommes.



Pour L'AIDOUS les danseurs forment un cercle au coude à coude. Seul instrument, le bendir (sorte de tambourin) attaque un rythme farouche à 5 temps. Les mains tendues dans un geste d'offrande, la chaîne élastique des danseurs ondule dans un déhanchement dissymétrique. Un chanteur propose un thème repris par l'ensemble.

L'AHOUACH, danse de kasbah, semble un opéra fantastique. Les hommes sont au centre, les femmes font onduler leur corps de bas en haut avec des balancements très savants du cercle tout entier.

La GUEDRA porte le nom de la marmite de terre cuite qui l'accompagne.

Elle est dansée chez les hommes bleus des confins sahariens. Aux youyous des femmes répondent les battements de mains et les chants rauques des hommes, tandis qu'une danseuse s'avance seule, en de lents mouvements sinueux et s'agenouille doucement. Seuls ses doigts, puis ses bras bougent d'abord, ensuite son bassin s'anime peu à peu tandis que les cris de la troupe deviennent de plus en plus brefs et gutturaux. Cette danse évoque les phases de l'approche amoureuse, de la séduction à la possession.

Les GNAOUAS et les GHIATTAS sont des danses guerrières, un homme venant à tour de rôle devant ses compagnons exécuter des mouvements acrobatiques qui font penser aux danses russes. Elles finissent par un crépitement de coups de fusil.

On se laisse prendre par cette musique colorée qui anime les danses de ses rythmes variés, même si on en ressent les limites : l'absence de polyphonie et le caractère répétitif. Sans doute existe-t-il une musique plus savante venue de l'Andalousie musulmane jusqu'au

<http://www.ac-sciences-lettres-montpellier.fr/>

XV^e siècle. On y retrouve des mélodies persanes (reposant elles-mêmes sur des modes musicaux helléniques) et des influences de la musique européenne du Moyen Âge. Elle a parfois inspiré la musique occidentale moderne comme le Boléro de Ravel. Mais comment se fait-il que l'inverse ne soit pas vrai, que cet art n'ait pas évolué depuis aussi longtemps comme ailleurs? La société musulmane serait-elle bloquée ?

C'est un peu l'impression que nous donne Marrakech, enfermée avec ses jardins dans 20 km de remparts de pisé, dont certaines portes sont belles, en particulier Bab-Agnaou. Rien ne semble changé depuis le Moyen Âge dans le dédale des ruelles de la Médina, aux murs de terre ravinés à hauteur de main par le torrent de la foule qui les bat, plus souvent encore sans murs visibles, succession d'antres sombres aux parois cachées par des amoncellements d'objets qui débordent dans la ruelle, le passage ou l'impasse. Est-on dehors ou dedans sous cette succession de toiles de tente, de plafonds ou de lattis de toutes sortes, au milieu de cette foule bariolée et envahissante qui a bien décidé de ne pas vous laisser partir sans acheter ou du moins sans marchander ? Des guides bénévoles chuchotent à votre oreille, exploitant votre moindre geste et finissent par vous opprimer, par vous faire tâtonner pour retrouver l'air, la lumière, la beauté gazouillante d'une fontaine ou l'élan d'un minaret. Et pourtant! Comme il serait passionnant de les regarder travailler tous ces artisans si habiles qui font des merveilles avec des instruments primitifs. Chaque corporation a son quartier: tanneurs tout au bout à cause de l'odeur, teinturiers dont les écheveaux de laine aux couleurs éclatantes transforment des ruelles en décor d'opéra, maroquiniers presque submergés par des montagnes de babouches brodées comme des mitres, mais surtout menuisiers assemblant de savantes marqueteries dans l'odeur délicieuse du cèdre ou du citronnier, magiciens du feu ployant délicatement des barres de fer devant leurs antres rougissants ou faisant sonner leurs enclumes en bons percussionnistes, spécialistes du cuivre se chargeant de capturer le soleil et de le retenir dans les coins les plus secrets de la maison par les ciselures d'un plateau ou la panse d'une aiguière, aveugles mendiant ou vendant leur camelote.



D'une manière opposée la seule grand'place de la Médina n'a pas non plus d'architecture, en dehors de la lointaine Koutoubia, étonnant paradoxe pour l'une des plus célèbres places du monde: Djemaa-el-Fna. Elle n'a pas de forme, d'immeubles simplement décents pour la border et d'ailleurs on ne les regarderait pas. On est pris dans cette foule articulée autour de dizaines de centres d'intérêt qui l'enchantent et la retiennent pendant des heures, spectacles renouvelés du Moyen Age : sorciers avalant de la poix enflammée, conteurs scandant leurs poèmes de coups de tambourin, cependant qu'ils les miment de gestes des mains et des bras dans des attitudes élégantes ou tragiques, jongleurs, contorsionnistes, danseurs aux costumes bariolés, musiciens et surtout ce charmeur de serpents qui tourne autour des reptiles tachetés et de cobras noirs et luisants, fait rouler sur son cou sa tête enturbannée pendant que la flûte déroule sa capricieuse mélodie que les bêtes, dressées sur leur queue, suivent d'un lent mouvement souverainement orgueilleux de leur tête plate à l'égyptienne. Mais cela ne suffit pas au bateleur! Il faut qu'il charme aussi une femme de l'auditoire et réconcilie avec le serpent cette fille d'Eve.

Place inoubliable dont l'ambiance change avec la couse du soleil, ainsi que les danses, les chants, les musiques, pour ne laisser se dissoudre que tard dans la nuit ce ballet confus, ces plaisirs primitifs, ces scènes que l'obscurité rend inquiétante. Les bâtiments ont ici la particularité qu'à part les minarets, fontaines et portes, on ne les voit pas de l'extérieur. C'est que l'architecture est conçue ici à partir du dedans, sans souci de belles façades, de symétrie ou d'urbanisme. La maison privée en est le modèle: repliée sur elle-même pour se préserver de la curiosité des passants, elle ne montre au dehors que des murs presque aveugles, alors que la vie domestique se développe, comme aux temps romains, autour d'un patio central et de sa fontaine: cela se voit même d'avion. Salons étroits aux longs canapés disposés face à face le long des murs pour faciliter la conversation, que des tables basses viennent compléter pour le repas ou la cérémonie du thé à la menthe, chambres, quartier des femmes et des enfants. Chez elles, en l'absence d'étrangers, les femmes se libèrent de leurs djellabas unisexes, revêtent le caftan sous l'ample fina transparente ou même prennent le soleil dans le plus simple appareil, comme au hammam entre femmes, sur les terrasses d'où elles échangent les nouvelles au-dessus des ruelles.

Quand l'habitation devient un palais, comme Dar-si-Saïd ou la Bahia, le plan se complique en une suite désordonnée de cours de marbre et de jardins clos autour desquels s'ouvrent des pièces luxueuses aux hautes portes et aux parois décorées de zelliges de terre cuite émaillée combinant savamment fleurs, étoiles et arabesques dont les couleurs brillent comme sous de l'eau ruisselante. Les plafonds sont étonnants aussi, tantôt creusés en carène ou en conque, tantôt plats, traversés de cent menues lambourdes, toujours jonchés de mille fleurs, merveilleux parterres aériens qui ne connaissent pas de saison, placés là-haut tout exprès pour distraire les rêveurs étendus sur les sofas.

Parfois la décoration n'est pas continue du sol au plafond, réservant une plage nue. Est-ce pour reposer le regard ou faire ressortir le reste? C'est peut-être pour la même raison que les longs couloirs sont sans intérêt, étroits, chaulés, chichement éclairés par des trappes dans le toit: pour mieux faire apprécier la splendeur du « ryad » où l'on va déboucher. De ses parterres profonds de terre meuble et humide jaillissent des orangers couverts de fleurs et de fruits, des cédrats qui laissent pendre leurs lanternes jaune-citron, un cyprès revêtu

de bougainvillée, des lilas du Japon, des daturas, des géraniums, voire un bananier, tout un fouillis de plantes étranges comme pour compenser la symétrie des allées, des portiques et des constructions encadrantes.

La décoration de ceux-ci nous attire: en plus des zelliges, on a utilisé du plâtre encollé, le « gebs », travaillé à quatre mains. Après avoir patiemment malaxé le plâtre jusqu'à le rendre onctueux, l'un des artisans le fait glisser dans les mains de son compagnon qui l'applique sur le mur où il va le travailler au ciseau, encore chaud, en quelque sorte vivant. Cela permet, grâce à son habileté étonnante, des pleins et des creux, la superposition de plusieurs plans rendant l'œuvre lisible de plusieurs façons selon la direction du regard, les axes verticaux ou diagonaux, l'incidence de la lumière.

Le plâtre permet aussi, renforcé par du bois comme armature, de diviser en une multitude d'alvéoles le passage d'un plan carré à un dôme ou une niche ou d'assouplir la ligne d'un surplomb, la rigidité d'un angle ou d'une arrête. Ce sont les mouquarnas qui permettent des effets de nids d'abeille et de stalactites très souvent utilisés pour compliquer la surface des plafonds et coupoles, véritables pièges à lumière aux couleurs constamment changeantes avec la direction de celle-ci. Par ailleurs pour animer, articuler en motifs vastes et architecturaux une paroi plate ou aveugle, on inventa la chemaniat, fausse fenêtre cintrée décorée de mille façons, toujours en gebs, et assemblée parfois en groupe de trois ou plus.

Le bois, surtout de cèdre, coupé dans l'Atlas quarante ans plus tôt, est lui aussi travaillé de cent manières, depuis le moucharabieh, qui permet de voir sans être vu ou aère une porte dans ce pays chaud, jusqu'à des peintures florales, des arabesques, des niches à cannelures rayonnantes, des entrelacs de volutes. Enfin les métaux, surtout le cuivre, rehaussent d'un éclat différent les vantaux d'une porte ou la profondeur d'une coupole.

Tous ces matériaux, toutes ces techniques, ont été mises au service d'un art purement abstrait. Même en terre d'Islam nulle part on n'a pris plus au sérieux les recommandations du Prophète contre la création d'êtres animés, ainsi a fortiori que de statues. Mohamed l'avait fait pour lutter contre les idoles, comme Moïse de son côté. Mais nos mystiques marocains, nés au désert dans le silence et le dépouillement, y ont sans doute vu le moyen d'éviter l'anecdote, le contingent, la distraction au sens pascalien du terme. Et comme toujours d'une contrainte est né un progrès : Ils parviennent à exprimer les grandes harmonies qui doivent gouverner le monde en n'utilisant que des motifs floraux très stylisés et les combinaisons les plus compliquées et les plus harmonieuses de lignes, surfaces et volumes. Art de mathématiciens, de visionnaires, de contemplatifs. L'écriture koufique elle-même, reproduisant des versets du Coran, devient élément majeur avec ses hampes et ses courbes, ses pleins et ses déliés, Parole de Dieu régnant sur les combinaisons infinies d'étoiles ou de polygones, jusqu'à cette transformation d'un plafond en voûte céleste où étoiles et constellations semblent s'animer de mouvements giratoires - hallucination du cercle faisant surgir une vision cosmique.



Tout ici crée l'harmonie: la géométrie et la profusion, la lyrisme et la rigueur. Voilà une forme supérieure d'art: une volonté, une règle, un espace de tous côtés circonscrit, et dans ces bornes étroites un infini de liberté !

Restent les monuments religieux et d'abord les mosquées. Une seule subsiste, mal restaurée, de celles construites par les Almoravides au XI^e siècle, ayant par miracle échappé à la destruction par les Almohades de tous les monuments érigés par leurs prédécesseurs. La Koutoubia est, avec la Giralda de Séville et la tour Hassan de Rabat, le plus parfait chef-d'œuvre de l'art hispano-mauresque du XII^e siècle. Son haut minaret de pierres roses et rousses doit sans doute à la proximité de l'art roman européen d'être quadrangulaire, alors que sont circulaires les minarets d'Orient. Les boules dorées qui la dominent la font culminer à 77 m. Ses proportions sont parfaites et les décors différents de ses quatre faces sobres et élégants. La cour centrale de la mosquée est pavée de mosaïques entourant une belle fontaine pour les ablutions rituelles. La salle de prière aux 17 nefs parallèles orientées vers l'est semble une véritable forêt de piliers sur les faces desquels joue d'autant mieux la lumière qu'il n'y a ni statues, ni mobilier, ni décoration en dehors du mihrab précieux orienté vers la Mecque et d'une chaire en cèdre du XII^e siècle dont les panneaux sont des chefs-d'œuvre de marqueterie. Les nombreuses autres mosquées de la ville sont plus modestes, encore que celle d'El-Mansour date en partie de la même époque et porte sur son minaret un joli décor losangé d'entrelacs. Partout les croyants entrent en ôtant leurs chaussures pour se prosterner dans une prière récitée à l'unisson et accompagnée de mouvements rituels, cinq fois par jour, au nom du Commandeur des

croyants, le Roi - qu'Allah lui donne gloire!

La médersa Ben Youssef, collège coranique, a compté jusqu'à 132 étudiants dont les petites chambres pour deux ou quatre se répartissent autour de minuscules cours adaptées à cet habitat exigü et à la seule contemplation du ciel. Une grande cour centrale permet la détente et l'accès aux locaux collectifs. La décoration en gebs et surtout en cèdre sculpté est somptueuse. C'est que cette institution, créée par un sultan mérinide au XIV^e siècle pour former des spécialistes de l'application du Coran aux problèmes de la vie quotidienne, a été embellie au XVI^e siècle par un saoudien.

Les koubas témoignent du culte rendu aux marabouts, morts en odeur de sainteté. Enfin les tombeaux saadiens abritent les restes d'Ahmed le doré et des siens. Murés par Moulay Ismaïl, ces trois salles ne furent rouvertes au public qu'en 1917. Leur pénombre conduit au recueillement et assourdit les ors et les décorations exubérantes du plafond de cèdre sculpté, des stalactites et des dentelles de gebs que soutiennent des colonnes en marbre de Carrare. Au centre de la grand' salle aux douze colonnes trois stèles prismatiques recouvrent les cavités où sont couchés à même la terre, sur le côté droit et le visage tourné vers la Mecque, Ahmed le doré, son fils et son petit-fils. Malgré la similitude de la position des corps, quel contraste avec la pauvreté des cimetières environnant la ville, simples champs parsemés de gros galets dressés et sans nom. Un adage dit pourquoi: « Si celui qui vient te connaît, il sait où tu es, sinon pourquoi le lui dire? » et de fait le vendredi les cimetières sont envahis d'une foule de parents pique-niquant avec leurs morts, alors que les souverains saadiens ne voient passer que des touristes qui viennent ... pour l'architecture !

Après les maisons, palais et monuments religieux il nous reste à voir ce qu'est devenue aujourd'hui l'architecture. L'hôtellerie de luxe en donne un bon exemple, en particulier la Mamounia, construite sur l'emplacement d'un palais saadien dont elle a gardé les jardins, et restaurée récemment suivant cette consigne du roi : « Je veux qu'elle soit en avance de 50 ans pour le confort, en retard de 50 ans pour l'esthétique ». Ce qui fut fait: c'est le style 1930 qui est ici exalté en particulier par ce qu'on a pu récupérer de notre paquebot « Normandie », cristaux, albâtres, bronzes dorés, marbres verts, bas-reliefs, panneaux laqués, statues. Une preuve entre autres que les Français et le protectorat n'ont pas laissé un trop mauvais souvenir. Ce qui est assez surprenant, c'est la combinaison de ce style avec l'art arabe tel qu'en lui-même enfin l'éternité ... ne le change pas ! A voir ces patios, moucharabiehs, mouquarnas, zelliges, on a l'impression que le temps s'est arrêté pour l'art marocain. Et de fait les spécialistes de toutes ces techniques travaillent encore exactement comme aux siècles passés. Là aussi la société musulmane est-elle bloquée?

Il est temps de relier ces observations aux exposés qui nous ont été faits lors de la Conférence Rotarienne sur « L'apport de l'Islam à la civilisation méditerranéenne », sur « La Méditerranée, berceau de nos civilisations et foyer de notre humanisme », enfin sur « Le Maroc, terre de rencontre et de dialogue » par de doctes spécialistes tant Marocains que Français. Nous avons pu toucher du doigt l'ampleur de l'apport islamique à toutes les branches du savoir humain, par la transmission d'un héritage surtout grec, dilapidé en Europe lors du triomphe des Barbares, enrichi des découvertes de savants musulmans : ils

ont perfectionné les chiffres hindous et l'effet multiplicateur du zéro (ce qui va jusqu'à l'infini) et découvert les bases du calcul infinitésimal, fait avancer l'optique, la mécanique, l'astronomie, la géographie, mais surtout l'Histoire (Ibn Kaldoun précurseur de la philosophie de l'Histoire), la médecine et la philosophie curieusement professées par les mêmes maîtres : Avicène et surtout Averroès. Ce dernier, né à Cordoue et mort à Marrakech, tira d'Aristote les principes du doute méthodique, fondement de l'essor scientifique ultérieur. Abélard s'en inspira pour oser une étude rationnelle des textes qui fondent la Foi. Si saint Bernard eut raison de ses outrances au Concile de Sens en 1140, saint Thomas d'Aquin en tirera une magistrale synthèse un siècle plus tard.

Ce sont en effet les Européens qui ont pris le relais des mains des Arabes. Le douzième siècle fut vraiment un siècle d'or pour l'Occident : l'Islam élève la Koutoubia et la Giralda, pendant que se fondent les grandes abbayes cisterciennes. Le sage abbé de Cluny, Pierre le vénérable, fait traduire en latin le Coran. La première en Europe, l'Université de Montpellier fait bénéficier ses étudiants de leçons de maîtres arabes et juifs, grâce à un édit de Guilhem VIII de 1180 qui « ordonne, veult et encourage toute personne sans distinction de nationalité ou d'origine à enseigner la médecine à Montpellier ».

A partir de là, tout bascule: leur relais de connaissances transmis, il semble que les Musulmans s'endorment. Que s'est-il passé? Le grand élan conquérant et fervent issu du désert et du nomadisme s'est peu à peu brisé, comme le vent contre les remparts où s'enferment les villes et les murs aveugles des maisons. Il n'est resté de la tradition du rezzou que la détestable chasse aux esclaves des « pirates barbaresques » dont les excès jusqu'en plein XIX^e siècle entraînèrent les interventions militaires des Etats européens. Le monde musulman avait incontestablement perdu le contact avec l'évolution de la pensée occidentale et la révolution industrielle. Ce sont donc des Européens qui vinrent développer mines et échanges en terre d'Islam. Les élites locales restèrent étrangères à cet essor, d'où le poids croissant de la dépendance qui ne pouvait pas ne pas devenir politique.

La chance du Maroc, après une longue période d'anarchie et d'humiliations fut de trouver en Lyautey un homme de taille à ordonner le progrès et à tenir en lisière les convoitises dangereuses tout en restaurant le rôle du sultan et en formant une future élite de dirigeants. Cela explique ce jugement de notre guide arabe: « Lyautey ne fut pas notre colonisateur, mais notre pacificateur, notre unificateur et notre promoteur vers le monde moderne ». Cela explique aussi que malgré les difficultés de la fin du protectorat, les Marocains gardent avec les Français une connivence qu'on ne trouve guère ailleurs et sont imprégnés de notre culture, en particulier les Rotariens. Un signe : tous les exposés et débats se déroulèrent en français, bien que quinze pays soient représentés par 250 délégués.

Néanmoins le danger reste grand d'une influence néfaste de l'actuelle « Révolution Islamique » qui prône le retour à un intégrisme fanatique et engendre xénophobie, terrorisme et guerres. Heureusement la Méditerranée et l'Occident nous rapprochent. Hassan II a écrit: « Le Maroc ressemble à un arbre dont les racines nourricières plongent profondément dans la terre d'Afrique et qui respire grâce à son feuillage bruissant au vent d'Europe ».

Sur les bords de « Notre Mer » temples et cathédrales sont, comme les mosquées, « orientées » c'est-à-dire tournées vers l'Orient d'où la lumière jaillit de la nuit et d'où sont venues les grandes religions. Mais la course de l'humanité comme celle du soleil la conduit vers l'occident. C'est sur le tympan de leur portail central, à l'ouest, que les cathédrales offrent la vision du Jugement Dernier et la royauté éternelle du Christ, comme c'était vers l'occident que Phidias avait tourné sa grande statue d'Athéna sur l'Acropole d'Athènes, le règne de la sagesse et de la raison étant à rechercher dans cette direction. L'Islam nomme le Maroc « l'Extrême Occident ». Quelle parenté avec notre pays d'Oc ! Au crépuscule la haute Koutoubia rougeoit comme éclairée d'une flamme intérieure dans sa solitude aérienne au-dessus de la cité, cependant que vers le couchant, sur le fond doré du ciel, les palmiers semblent jaillir d'un désert de sable aérien.